

Filigranes

revue d'écritures

Collectif

DE LA REVUE

Arlette ANAVE
Jeannine ANZIANI
Teresa ASSUDE
Claude BARRÈRE
Chantal BLANC
Christian CASTRY
Monique D'AMORE
Nicole DIGIER
Marie-Claude FOURNIER
Christiane LAPEYRE
Jean-Jacques MAREDÌ
Michèle MONTE
Agnès PETIT
Marie-Christiane RAYGOT
Françoise SALAMAND-PARKER
Anne-Marie SUIRE

Directeur

DE PUBLICATION
Michel NEUMAYER

Odette NEUMAYER
(Fondatrice † 2013)

FILIGRANES
1, Allée de la Sainte-Baume
F- 13470 CARNOUX-EN-PROVENCE
www.ecriture-partagee.com

(ISSN 0296-6409)

Filigranes, revue d'écritures, entend promouvoir les "hommes du commun à l'ouvrage" (Jean Dubuffet) et soutenir l'accès de tous au pouvoir d'écrire.

Aventure collective engagée en 1984 et poursuivie depuis, la revue a pour objet d'ouvrir un espace de coopération où l'écriture puisse se mettre en travail et où lecture et publication deviennent démarche partagée.

Lire un numéro de Filigranes, c'est repérer le dialogue des textes et découvrir comment les problématiques et thèmes proposés donnent matière à écrire.

Trois fois par an se tient un séminaire ouvert aux lecteurs et amis. C'est là que s'élaborent les choix éditoriaux contribuant à enrichir la réflexion de chacun au sujet de la création contemporaine.

N°94

Vers la surface
(Décembre 2016)

Prix au numéro : **10 euros**
Abonnement 4 numéros : **30 euros**

Parution
quadrimestrielle

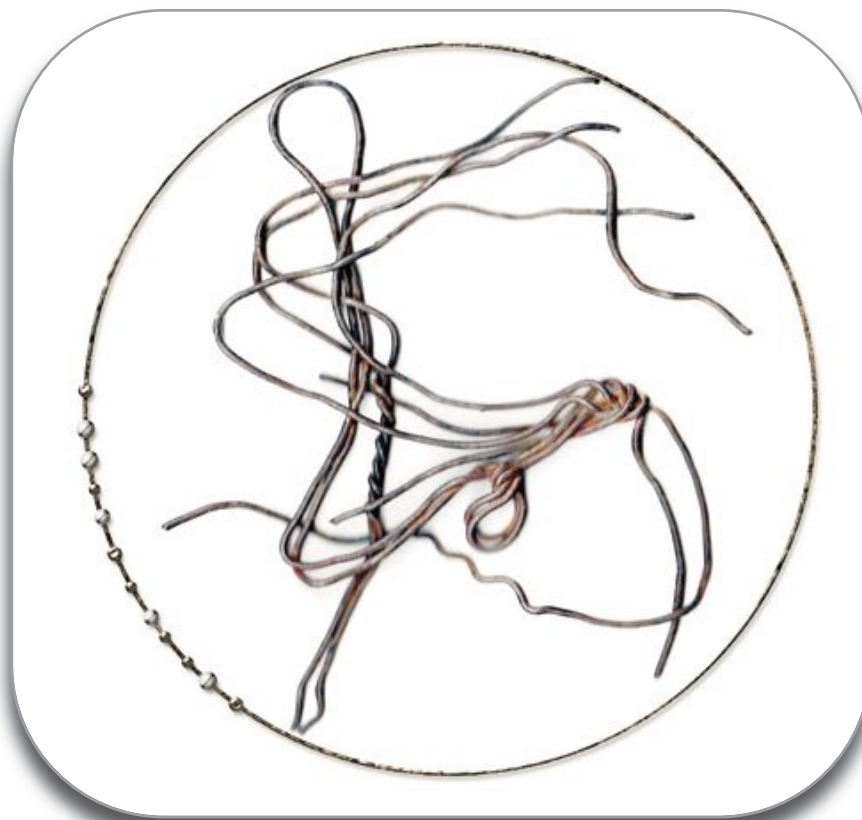
FILIGRANES - 94 - VERS LA SURFACE



94

Filigranes

Revue d'écritures



Odette Neumayer - Série Contingences

Vers la Surface

"La matière
de l'écriture"
Vol 2

Vers la surface

"La matière de l'écriture" Vol.2

FILIGRANES	Éditorial	3
------------	-----------	---

À FLEUR DE PEAU

Roland VASCHALDE	Ceux qui viennent d'en bas	5
Stéphanie CERDEIRA	Sur ton visage	6
Jeannine ANZIANI	Elle	7
Noëlle DE SMET	Pour une pelouse	8
Paul FENOULT	À vau-l'enfance	9
Teresa ASSUDE	Noir, reflets	10
Claude BARRÈRE	De l'autre côté du temps	11
Michèle MONTE	Émergences	12
Catherine SFORZI	Sillons de lune	14

SOUFFLES

Jean-Luc ARIBAUD	Donne-toi	17
Xavier LAINÉ	Bi-face	18
Annie CHRISTAU	Touché coulé	19
Claude LONDNER	L'ancre maternel	20
Jean-Jacques MAREDI	Amorescence	22
Claude OLLIVE	Ils parlent	24
Nicole DIGIER	L'homme debout	25

CURSIVES

"Pour moi la musique est une succession de..."

Un entretien avec Bertrand Heidelein, compositeur, autour d'une recherche et d'une oeuvre nées des grandes ruptures musicales du XXème siècle.

Suivi de "La musique, une matière contemporaine (Arlette ANAVE)	26
---	----

PAR PALIERS

Pierre MORENS	Vous qui marchez la tête en bas	39
Soraya GENDOUZ-ARAB	La traversée des signes	40
Christian CASTRY	Au fond de la vallée	42
Marie-Christiane RAYGOT	Traversée	44
Anne-Marie SUIRE	À celle qui fait des images	45
Arlette ANAVE	Rocaille de la langue	46
Sylvie PROLONGE	Je verrais bien	48
Jacqueline L'HEVEDER	Écrire	49
Marie-Noëlle HOPITAL	La nuit des eaux	50
Antoine DURIN	Quand...	51

*Les graphismes de couverture & des pages 16 - 38 - 43
sont d'Odette NEUMAYER.*

Ils font partie de la série "Contingences"

"La matière de l'écriture"

Le troisième numéro de la série est en préparation. Cette série est cosacrée à l'écriture, de la matière au mouvement, de la base au sommet, des profondeurs vers la surface...

N° 95 "Échappées belles"

Changement d'état - Pluralité des mondes - Le texte prend le large - Naissance d'une île - Écritures archipéliques - GPS et autres béquilles - L'inconnu est dans la marge - Séductrice Circé - Relire l'épreuve - Face au réel - Est-ce ainsi que les hommes lisent ? -
(Remise des textes : 15 janvier 2017)

La saison 2017-18 sera tournée vers le mythe et ses personnages.

Plus de précisions bientôt sur notre site www.ecriture-partagee.com

Filigranes a l'ambition de se mettre en conformité avec la "nouvelle orthographe". Conformément à la décision de l'Académie française, "aucune des deux graphies [ni l'ancienne, ni la nouvelle] ne peuvent être considérées comme fautives.

www.ecriture-partagee.com

Ceux qui viennent d'en bas

Il est certains poissons, solitaires et mystérieux, qui se complaisent en eau profonde et se méfient des jeux changeants de la surface. On raconte qu'ils ne s'y aventurent qu'une fois par décennie, comme pour vérifier que leurs craintes étaient bien fondées, avant de replonger aussitôt. En apercevoir un est considéré comme un bonheur, une promesse de chance, et il ne viendrait à l'idée de personne de tenter de les capturer. Quand arrive pareille rencontre, on se contente d'observer avec révérence leurs prudentes navigations et de rendre grâce pour avoir pu contempler spectacle si beau et si rare.

Le reste du temps on espère, patiemment, et l'on fait semblant de se contenter largement du menu fretin que nous dispensent les pêches ordinaires.

R. W.

Sur ton visage, village aux reliefs aérés articulé, dans les limites de sa souplesse, ce qui s'absente à la vue se devine mal : les possibles, agités, qui, derrière, sont en friche et à chaque tentative de faire jour logiquement restent, tiennent du non commenté, parallèles et invisibles aux mots dits.

Depuis une attitude enfantine, ce qui va surgir dans l'oral est une circulation pensée, ou une pensée circulatoire abandonnant sur son sentier, entre les tiges, le risque d'un vide où s'agglutine l'imprononçable.

Ce visage (ta sur-face), illustre, ou ne dément pas l'émotion architecturée de ta phrase. Ou alors, dans un effet inversé, lorsque tu dis que tu pleures, tu ne pleures pas. Lorsque tu dis que tu ris, quelque chose feint d'être là, sans que tu ne veuilles leurrer ton monde, et sans vouloir te méprendre toi-même ?

La beauté est aussi jeu partiel, elle ne dit pas que tout est beau, elle ne dit que ce qui se voit. L'absence de ce qui peut être perçu — ce qui ne "sans-visage" pas — pour l'observateur, est dévisagé par lui-même dans un écart, dans l'insaisissable non représenté.

Alors ce qui va vers la surface — ce trajet, ce passage, avec l'idée d'aller quelque part, même si l'on ne sait où — est ce qui ne se voit pas encore, ce qui est en cours de visibilité.

Une partie du non apparent se présentera aux yeux, tandis que ce qui n'est pas du rebut, mais qui tient d'un sempiternel non commenté, ou d'un balbutiement, continuera en une autre chose que ce qui n'existe pas.

L'a-formel et l'insoupçonnable peut-être.

Les dessous profonds du vers, ses débuts plus ou moins opaques, puis la sélection de ce qui cheminera se feront de plus en plus clairs. Vers est un, vers est dans un entre-deux, un entre toi et toi ou plus, trois fois toi, présenté à la surface, ce peu qui soit visible.

Elle

Un choc !

De la pointe des cheveux au bout des orteils.

De la surface de la peau au fin fond des entrailles.

Et les battements du cœur et les frissons de l'âme.

Pourtant, déjà tellement d'images de la cité dans les médias...

Et tant et tant de paroles sur "elle" que...

M'attendais pas à ça ! M'attendait vraiment pas à ça !

Un état de sidération absolue qui me coupe le souffle.

Et les jambes. Plus bouger.

Ivre de beauté et comme en apnée, à même le quai.

Hé ! Suis-je — encore — dans la réalité ? Possible que ce soit un rêve... d'ailleurs, j'en ai tellement rêvé ! En tout cas, si c'est un rêve, il est partagé. Heureusement partagé. Parce que, pour que la félicité soit aussi parfaite, phénoménale, jubilatoire, impossible de vivre seule l'instant.

Ah ! Ces instants de grâce qui vous tombent dessus au moment où vous ne les attendiez pas, avec des personnes auxquelles vous ne pensiez même pas... puisque vous ne les connaissiez pas !

Et maintenant, vivre ensemble cette espèce de communion.

Immédiatement, je sais que je me souviendrai jusqu'à mon dernier souffle de cette vision.

Hasard ? Encore... Qui a choisi de placer ma rencontre avec "elle" à cette minute précise où le soleil tire sa révérence en ombre chinoise entre deux nuages, parant les flots, les toits, les façades et les gens d'un époustouflant ocre doré.

Délicate volupté.

Tiens, c'est étonnant, je respire encore ? Et mes trois autres compères, là, à côté, sont-ils dans le même état ? Oui, disent-ils.

Miracle de cette ville, cadeau de la nature et des hommes.

Le choc.

Et l'eau, ici, encore là, et là-bas, qui éclate en mille particules diamantées. Trop. C'est trop. J'ai envie de pleurer.

Vite, un verre de Spritz.

Venise

*1^{ère} partie
à fleur
J. A. d'eau*

Pour une pelouse

L'arrêt dans le fauteuil tout bas
Et la peau dans le ciel uni
Les yeux sur le laurier fuchsia
L'oreille à ses pas de souris

Les paumes ouvertes à ses cailloux
À l'écriture de ses cheveux
À l'arrondi de ses deux joues
À la question du matin bleu

Viendra-t-elle dans les herbes fortes
Poser ses mots, sa voix, ses cris
Allumer des airs de toutes sortes
Dans son regard et dans nos plis ?

Viendra-t-elle en toute présence
Sauter dans les joies de ses jeux
Dans ses mille étoiles qui dansent
Ses pensées d'enfant lumineux ?

Viendra-t-elle encore en ce jour
Fredonner ses désirs fragiles
Ses moments d'eau, ses rêves en velours
Ses livres et ses dessins tranquilles ?

Sur quelle page écrire d'elle
Les jambages de ses moments
Sur quelle page cette petite belle
Elle est si grande

Elle a trois ans

N.de S.

À vau-l'enfance

impénétrable sur la photo
le regard derrière les yeux
refluant en demi-teinte
vers un trou de mémoire
longtemps doublé d'oubli
jusqu'à un cauchemar
réveillant le passé
dans l'immobilité fuyante
d'une maison en trompe-l'œil
où entre chien et loup
l'humanimal végète
et impassible guette
quand les volets battent
le moindre geste
ou signe de faiblesse
au cri des courants d'air
qui hantent l'antichambre
au placard à double fond
où flottent çà et là
les frissons en suspens
d'enfantômes hagards
transis de peur
qu'entre deux cillements
l'ombre ne se froisse
dans l'imminence
et toutes affaires cessantes
les abandonne en nage
dans les plis de ses silences

P.F.

1^{ère} partie
à fleur
d'eau

Noir, reflets

Saisir ce quelque chose qui reste
Lorsque tout est abandonné
Voir dans le noir
Le papier s'imprègne
des couleurs ocres ou brunes
Miroir du bronze, de la pierre
les reflets, de quoi sont-ils reflets ?

Artisan du noir
Translucide, longuement le verre fabriqué
la matière forgée
saisit la puissance des éruptions volcaniques
sans la colère
lumière apaisée des magmas premiers

Transpercer le cœur des roches basaltiques
Voir le noir, clarté du regard
Explorer les profondeurs dans le détail
Un blanc qui éclate
Un bleu qui s'impose
La mer, par effraction,
Et nous voilà ailleurs

T.A.

de l'autre côté du temps des pages,
in-tranquille, la Neige m'écrivait, muette

*neige d'approche. de danseuse sur pointes
aux clairières du jour*

au gré des chambres sans fenêtres. Neige
par effraction,
sur l'oreiller esseulé de l'enfance

*tendresse courbe. au pays collinaire, la neige
parachève les formes*

sur tes lèvres de passante prise au froid. Neige
d'alphabet nomade,
à former tant de mots énamourés

*sa noire écorce mutilée, l'amandier
sous la neige de mars, cicatrise*

c'est à la pie du tableau de Monet
de faire poème d'ombre bleuie,
de cette butée d'enneigement
contre la clôture

*pointillisme à l'œuvre.
jusqu'à l'effacement, l'espace tremblé*

Logoneiges en Laponie. Dotremont autrement écrit
du tracer la blessure, la lettre
plus tatouée encore

*chaque flocon, dans la mêlée du monde.
comme frôlement de l'Autre en soi*

à contraster le pays, d'intermittence
noire et blanche, la Neige joue sa destinée.

*d'amertume haillonneuse
au fronton de la mort,
le dégel de la Pensée*

Neige, prends ton dire, témoigne
pour ceux qu'ils ont enfoui là

Cl.B.
(Septembre 2016)

Émergences

Dans le fourneau des galaxies la pâte stellaire éclate et naissent les couleurs.

Explosante rouge
Tournoyante bleue
Spiralaire verte

La lumière tourbillonne sans pouvoir se poser. Elle lance ses grands bras courbes et l'espace s'élargit en vibrant dans le jaune et l'orange, puis vient le temps des grandes vagues violettes qui butent en gerbes d'écume sur le bord du papier.

Frottements
Pressions
Coulures

La lumière se cristallise en roches pailletées, en boules de granit, en feuilletages d'ardoise bleutée. Elle s'enfouit au creux du basalte, se dépose dans les sédiments. Caressées par le soleil, les pierres vibrent, claires et sourdes. De grands soulèvements se préparent dans les entrailles des volcans, jets de feu, projection de brèches, phonolithes figées en plein vol. Les strates accumulées au fil des millénaires se redressent et se tordent, l'écorce terrestre se joint à la giration des nébuleuses tandis que l'acide ronge patiemment le zinc.

Empreintes
Grattages
Éclosions

Combien de temps pour que naissent les forêts, le manteau vert et doux de la terre, pour que les gouttes de lumière se transforment en feuilles et pétioles, en palmes et capitules ? Autour des étamines jaunes d'or, gravitent des corolles mauves, des pétales rosés, des fruits cerise. Dans l'humus épais naissent les escargots, au creux des océans les esturgeons au nez pointu frôlent les sirènes. La voie lactée coule en sève épaisse dans les agaves, se vaporise en cascades où jouent les arcs-en-ciel, s'enroule dans les lianes de clématite et les calices des volubilis. Les amants éblouis parcourent le jardin d'Eden, se glissent parmi les algues, éprouvent les courants. Sur le polyptique s'écrit la danse de la vie.

Torsions
Déchirures
Poussées

Et plus tard sont venues les villes, et leurs cohortes de passants joyeux ou fatigués, de visages curieux ou pensifs, de rencontres, d'appels et de séparations. Les humains étonnés s'attirent, se repoussent, se tiennent gauchement par la main. Ils sont encore mal dégrossis, ils ont souvent oublié qu'ils venaient des étoiles, mais ils avancent, pleins d'audace et d'inquiétude.

Entrer dans l'atelier c'est retrouver le chemin des genèses.

M. M.

Août - Octobre 2016

Sillons de lune sur fond de clair de papier
Singulières traces cent fois répétées

Matière énergique capture de reflets,
L'oeil se heurte, se fond, se fluidifie
à naviguer dans l'opaque réfléchi

sans restreindre l'espace des secrets.

C.S

Résistance de l'usure du temps

L'acide mord en strates successives
les impressions passées
il murmure l'indiscible
des nuances de la pensée

Il réinvente le geste
pour soulager l'âme,
il ouvre la béance
du dialogue avec soi

Il intensifie l'émotion pure
dans le creuset de l'inachevé

C.S.



*Odette Neumayer, "Contigence" (série)
(Fils de fer compressés, ramassés à même le sol,
reproduits sur canson et retravaillés à l'écoline)*

Donne-toi un lent chemin d'exil
jonché d'os immobiles.
Passe le seuil où nulle flamme
ne portera ton ombre.
Que tes narines s'égarent alors
sous la draperie des mousses.
Que tes oreilles interpellent
Le litige du goutte à goutte.
Que ta main émue saigne
sous la coupure des silex.
Que tes pieds dansants acceptent
de souiller la semence des origines.

Ne te retourne point
aucune légende n'existe encore.

J-L.A.

Bi-face

Ne reste pas là

Allez

Ne reste pas là

Tu sais bien que la houle

Vient des profondeurs

Tu sais bien

Que rien ne se voit

Qui soit provoqué

Par quelque tectonique souterraine

Quelque tectonique souveraine

Qui te pousse à la dérive

Si tu demeures là

Où on te dit de rester

Mort

Dès lors plonge

Plonge au plus profond

N'aie pas peur de ces abîmes

Où ton âme parfois voudrait

Trouver sa paix

En l'agitation des écumes

Voiles affalées

Tu sais le naufrage assuré

Dès lors plonge

Regarde en face l'écueil

La barrière de corail

Puis respire et regarde

Quelque chose est là

De part et d'autre de ce miroir

Une face sans repos

L'autre pour l'apaisement

Ne reste pas là

Vis bouge et nage

C'est en dessous que tu puises

Le pouvoir de résister

Aux lames aiguisées

Aux vaines paroles

Allez

Ne reste pas là

Xavier Lainé

Manosque, 12 septembre 2016

Touché coulé

Je - nous
Sujets unis - désunis
Parfois engloutis
Implorant la lumière
Cherchant encore et toujours
Un peu d'air en surface
La jouissance dans le fantasme de la perfection
Traversant
Des palimpsestes de verbes
Tout l'or laborieux de nos âmes
Toute l'opacité de nos compléments compressés
Plus haut, plus haut

À cœurs battants
Ouverts - fermés
Vidés - essorés
Lâcher prise - poumons remplis
Avant de
Replonger
Splatch !

Fouir le limon de notre vaste langue
Parfois hermétique
Paupières closes
Je - nous
En apnée retenir le précieux butin
Vous - ils
À nouveau remonter, émerger, décompresser
Une nouvelle inspiration
Une nouvelle prise
Enfin la phrase.
Enfin le cri.

A.C.

L'antre maternel

Le temps s'est peut-être arrêté. Dans l'habitable, je flotte entre les points cardinaux. Les obstacles me ballottent et je ne sens plus rien que le tangage acéré des soubresauts. Je n'ai pas peur, mes sensations sont neutralisées : sensation du bruit, engloutie dans une fluidité utérine, celle de la douleur consignée au silence.

Ma vie palpite encore, mon cerveau rudoyé s'est tapi dans une région ténue entre le ciel et le sol qui ne font plus de différence. Mon corps ne demande que l'analgésie d'avant, quand je ne savais pas encore le sens du mot "vivre" et que j'étais blottie dans l'antre maternel. J'ignorais que l'apesanteur m'avait procuré tant de plaisir quand je n'étais pas née ! Un filet coquelicot coule dans mon cou, mes jambes sont coincées entre les sièges démontés. Le klaxon aussi est coincé sur un "Si" entêtant alors que le pare-brise, explosé en mille étoiles de verre, laisse souffler sur mon front une douce brise d'hiver.

Une de mes bottes a disparu mais reste la chaussette, je rejoins le dehors par la béance du pare-brise. Que de bruit tout à coup et que de solitude ! Je ne reconnais plus mes points cardinaux et je ne vois personne pour me secourir. Je dois enjamber les racines hostiles qui écorchent ma chaussette tandis que des fourmis en cortège parcourent mes orteils. Mais où est la route ? J'ai la nausée, ma tête est entraînée dans un vertigineux manège...

Le moteur vrombissant, un camion passe à toute allure dans la brèche des arbres. Retour à la civilisation. Un soupçon de regret accompagne mes pas claudicants, le retour sur terre me semble plus ardu que le lénifiant accident. Pas un véhicule ne s'arrête, pas un ne voit ma voiture cabossée cachée dans le sous-bois. Je finis par me planter au milieu de la route, mes ras en croix barrant le passage. Un poids lourd fait crisser ses

pneus, le chauffeur en colère m'agonit d'injures tandis que son copilote y regarde de plus près. Enfin, voyant du sang, ils organisent les secours. Les voitures continuent bruyamment leur périple tandis qu'au chahut des moteurs, s'ajoute la clameur d'une sirène de pompiers. On me prend, m'interroge et m'administre les premiers soins. Une dépanneuse arrive clopin-clopant. Son conducteur, à la vue de ma petite Volkswagen Coccinelle rouge en charpie, me demande : "Où est le mort ?" Je suis là, Monsieur. Maintenant, toutes les voitures s'arrêtent : le spectacle doit être exaltant. Chacun son tour stoppe un court instant, comme à la Foire du Trône, on reluque la femme-à-barbe ! Le train indolent s'allonge tel un interminable cordon ombilical. Quand enfin le bouchon saute, le rythme de la mal-mesure des hommes reprend ses droits, l'impatience renaît, les klaxons s'égosillent, la colère à nouveau, déforme les trognes. C'est fini, je suis née à nouveau dans ce monde amer ! Revient le froid, revient la rudesse, l'accélérateur a repris son plein régime. Circulez ! Chartres à dix kilomètres.

Cl.L.

Amorescence

Grand fermé, dégorgeant de nuit,
L'œil s'allume sous ma paupière.
L'accostage de ma conscience
Épaissit le bord du réveil.
Nul besoin d'esquisser des gestes
Gelés entre rêve et projet :
Sortie de l'obscurité, l'aube
Réinvente le rituel
Très ancien de mes découvertes.
Mon nez t'entend, ma peau te goûte,

Mon dos te voit, mes doigts te flairent,
Toute mon âme te caresse
Afin que je te redécouvre,
Jour après jour, toute ma vie,
Telle une dormeuse inconnue
Qui n'en aura jamais fini
De tomber du ciel dans mon lit.

Tes longs cheveux sur l'oreiller
Me guident jusqu'à ton épaule
Si blanche qu'elle en paraît bleue,
Couverte par un drap magique
Qui gomme les traces du temps.

Sur ton corps, se lit la leçon
Qu'on ne cesse jamais d'apprendre,
Si simple et si dure à la fois
Qu'il faut m'aider à la comprendre,
Reprenant les premières pages
De ce grand livre inachevé
Où la suite attend de s'écrire
Dans la joie de l'instant présent
Fixé depuis les origines
Tant que loge là l'essentiel.

Nos visages ouvrent leurs yeux
S'aimantant dans un face-à-face.
Ce matin après tous les autres,
Premier échange de regards.
L'émerveillement du miracle
Répété d'hier et d'avant-hier,
Souvenir démultiplié
Qu'anticipe déjà demain
Comme un écho à fleur d'images
Accrochant son collier de perles
Au tendre cou de nos mémoires,

Cet échange un peu somnolent
Mais si vrai et si vivifiant,
Comme l'eau fraîche d'une source,
Comme le feu d'un doux foyer,
Comme l'air pur de la montagne,
Comme la terre du labour !

Ce matin après tous les autres,
Nous dire encore un mot d'amour
Sans forcément ouvrir la bouche
Pour que parle aussi le silence
Tellement soucieux de nos voix.

Le soleil s'ébroue, tu te lèves.
Un enchantement recommence
Parfumant de pain et de thé
La maison qui s'est animée
Sous la baguette de ma fée.

Le bonheur sourit à sa chance.

J-J.M.

*2^{ème} partie
d'un souffle
l'autre*

Ils parlent, ils parlent... les mots

Ils glosent trop les mots et s'en gaussent, au point où j'explose. Ils parlent, ils parlent mais s'écoutent-ils. Brouhaha : comme un essaim, ça bombille, ça bouillonne, ça cacophone, ça acouphène, ça bourdonne, ça ronchonne, ça parle de qui, de quoi ? Je rumine dans la rumeur, mauvaise humeur !

Je plonge, je me noie dans le monde du silence, je m'engloutis, m'immerge ; loin du fracas des rouleaux des vagues et leur écume, des embruns et des cris des mouettes.

L'eau est muette et me presse dans mon apnée. Vers le profond je m'enfonce, ni peur, ni pleurs. Irais-je jusqu'à ma folie, dans le glauque, dans l'ombre, le noir, vers quel linceul, quel abîme, quel abysse ?

Je lâche un peu d'air, bulles argentées qui montent vers la surface entre poissons, algues et coraux, du tréfonds, je m'appuie, sursaut de vie, appel de la lumière, je m'accroche à mon étoile, je décomprime.

Et pourtant la vie me presse, car ils frappent à notre porte et ne peuvent attendre et entendre nos alibis, nos précautions, nos conseils de patience, nos peurs, nos... pour eux c'est l'angoisse quotidienne qui les étirent et la petite flamme de la bougie "espérance" qui s'éteint !

Cl.O.

L'homme debout

Nikos se tient droit de 80 ans de souffrance.
Le corps a maintenant sa chance d'être.

D'être lui-même...
Avec le soleil,
L'espace,
Les couleurs du ciel,
De la terre.

D'être lui-même...
Avec la douleur de vivre,
Avec la joie de vivre,
Avec la joie du sens.

Nikos se tient droit du haut de ses 80 ans
Ses années à venir
Seront des années de feu.

à Marie-Christiane R.

N.D.
Gémenos, le 25 août
2016

CURSIVES

cursif, ive :
adj. 1792 ;
coursif ; 1532 ;
latin médiéval
cursivus,
de *currere*,
courir.

I. Qui est tracé
à la main
courante.
"On appelle
cursive toute écriture
représentant
une forme
rapide d'une écriture
plus lente".
(M.Cohen),

Lettres
cursives.
Subst. La cursive.
V. Anglaise.
Ecrire
en cursive.

II. Fig. V.
Bref, rapide.
Style cursif.
(Le Petit
Robert).

cursives

cursif, ive : adj. 1792, *coursif*,
1532, latin médiéval *cursivus*,
de *currere*, courir. 1. Qui est
tracé à main courante. On
appelle cursive toute écriture
représentant une forme rapi-
de d'une écriture plus lente."
(M. Cohen). Lettres cursives.
Subst. La cursive. V. Anglaise.
Ecrire en cursive. 2. Fig. V.
Bref, rapide. Style cursif.
Le Petit Robert.

Un entretien réalisé
par Arlette Anave,
Jeannine Anziani,
Michel Neumayer et
Agnès Petit.

"Pour moi, la musique est une
succession d'états d'âme
qui s'exprime avec des timbres,
des rythmes, des tensions.
Mais où est le sens ?"



*Un entretien avec
Bertrand Heidelein,
compositeur*

L'écriture musicale, le monde du son,
nos modes d'écoute sont aujourd'hui
bouleversés par les nouveaux outils
du numérique (téléphones portables,
ordinateurs, tablettes). Pourtant ce
mouvement ne date pas d'hier matin.

Avec Bertrand Heidelein nous
replongeons certes dans la grande
rupture où s'inventèrent les formes
musicales du début du XX^{ème} siècle
mais surtout pour en interroger la
suite : quelle forme prend la musique
expérimentale aujourd'hui à l'heure
du numérique, des algorithmes et de
la dématérialisation ?

Est-elle devenue pure forme ? Un
espace pour le sens, l'émotion, voire
la transcendance sont-ils encore - ou
enfin à nouveau - envisageables et
envisagés ?

Du plus actuel...

BH : Je suis en train de monter un spectacle avec un ami calligraphe, Frank Lalou, autour d'un conte de l'alphabet hébraïque en utilisant un environnement électro acoustique et électronique. Nous avons déjà travaillé plusieurs fois ensemble, mais avec des quatuors à cordes, dans des environnements purement acoustiques.

Pour des raisons techniques et financières, monter des spectacles avec de vrais musiciens est assez difficile. Comme je n'avais jamais touché à l'électronique pour produire un spectacle, c'est l'occasion de m'y mettre vraiment. J'y teste un outil de spatialisation du son. Ce n'est pas très nouveau, dans les années 70 des Xenakis et Stockhausen l'avaient déjà expérimenté. À l'époque cela exigeait beaucoup de matériel.

La musique électronique est produite par des synthétiseurs, donc des machines, par opposition à celle que l'on obtient grâce à des instruments. Le son est produit par un appareil électronique, sans musicien réel. Mais on peut aussi coupler machine et musicien : le son émis par l'instrument est alors capté par un micro ou par les signaux électroniques d'un clavier, il est ensuite retravaillé.

... à quelques mises au point théoriques

BH : Quand on entend un son, il est en général en stéréo. Il n'est spatialisé que sur un plan en face de nous : on ne l'entendra que sur 2 enceintes. On peut aller plus loin avec 4 enceintes ou plus. Le son se déplacera alors dans un espace autour de nous. C'est le cas au cinéma avec le "5.1", le "7.1"...

Ce sont donc là des techniques qui permettent de positionner le son dans l'espace. Au cinéma, on cherche ainsi à créer des effets réalistes : lorsqu'on voit un train passer à l'écran, le son se déplace en suivant sa trajectoire. La technique est moins utilisée avec un objectif de création.

Un orchestre produit un son spatialisé, mais l'orchestre ne bouge pas. Le violoniste reste assis, il ne court pas avec le violon. Mais si je prends un son émis par des haut-parleurs, je peux le positionner à l'endroit qui me convient. Je peux aussi lui donner une trajectoire que je peux modéliser de manière mathématique : à telle trajectoire du son peut correspondre alors telle courbe particulière qui évolue dans le temps. Je peux donc introduire une notion de mouvement mathématique sur les sons, très difficile à obtenir en live.



Fili : On pourrait donc aussi traduire le son en image ?

BH : Effectivement, chercher la corrélation entre la visualisation et la position dans l'espace du son est un domaine qui m'intéresse. La vue et l'audition ne fonctionnent pas de la même façon. Il n'y a pas de difficulté majeure à utiliser des outils de synthèse graphique qui permettent de dessiner des images pour positionner un son. Tu peux positionner un son dans l'espace, à cet effet tu définis une trajectoire à partir d'une courbe mathématique qui le "promène". Les musiciens sont en général plutôt graphistes au sens où ils dessinent des choses, une partition est une sorte de dessin, Personnellement je n'essaie pas de faire du dessin, mais d'obtenir une représentation graphique du mouvement. Tu peux faire faire des choses compliquées comme s'entrechoquer avec un autre son. Tu peux prendre des modèles physiques, de type mécanique, où le son se cogne contre un mur pour rebondir contre autre... Pour cela, j'utilise des algorithmes qui viennent de l'image.

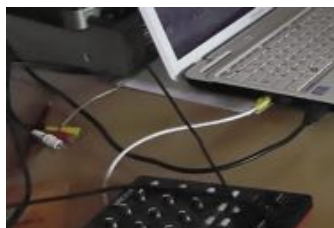
Spatialiser la musique : retour au projet en cours

BH : Je reviens à notre projet. Notre but est d'établir une corrélation entre l'univers graphique - matériel et physique - du calligraphe et un environnement sonore électronique. Le spectacle sera un accompagnement musical de type théâtral, une mise en scène autour de lettres hébraïques avec

de plus une partie dansée. Le son sera largement spatialisé, ce qui ajoutera une dimension dynamique globalement cohérente avec le geste du calligraphe. Même si nous ne l'avons pas mis en œuvre pour des raisons de délai de réalisation, on pourrait donc imaginer que pendant que le calligraphe dessine, le mouvement du calame serait reproduit dans l'espace via le son. Lui travaillerait sur sa table ou sur le sol, le mouvement du calame serait perçu de manière sonore à l'échelle de la salle.

Fili : Où est l'auditeur, alors ?

BH : Traditionnellement le public est assis sur des chaises et les artistes sont en face. Pour une musique spatialisée, il faudrait que ce soit ouvert, les gens ne devraient pas être assis. Ils pourraient circuler, comme pour certaines installations d'arts plastiques avec des éléments sonores, visuels. Il serait plus logique qu'ils puissent bouger et qu'ils changent de perspective par rapport au son. L'autre solution serait de placer les auditeurs au centre. Ils seraient ainsi plus sensibles aux mouvements périphériques, mais alors le plus ennuyé serait celui assis dans un coin.



De la téléphonie à la musique, un parcours de formation pas si atypique

BH : À 20 ans, j'étais surtout intéressé par la science. Je devenais ingénieur en télécommunication, domaine où les systèmes d'information et le traitement du signal sont le B-A BA. On n'est pas loin de la musique, j'ai d'ailleurs fait mon 1er stage dans le laboratoire de musique électronique de Xénakis à Paris, sur des questions de synthèse du son à partir du graphisme. Mais ma formation musicale est à la base classique : piano, orgue, harmonie, contrepoint.

Dans le domaine des technologies appliquées à la musique les choses ont beaucoup évolué depuis 10 ans : il ne sert donc plus à rien de se casser la tête à produire de nouveaux sons quand, avec des produits du marché d'excellente qualité, tu en récupères 10 000 d'un coup ! En technologie, j'ai voulu me positionner ailleurs que dans la pure synthèse. Un des domaines possibles étant la spatialisation comme nous l'avons déjà vu.

Lexique

Musique électronique : musique produite par des synthétiseurs, donc des machines, par opposition à celle qu'on obtient grâce à des instruments.

Synthétiseur : terme générique pour signifier machine qui travaille le son.

Algorithme : jeu d'instructions où la logique du système ordinateur produit le processus.

Sampler : machine qui reproduit des signaux échantillonnés à partir d'instrument, recomposés.

Signal analogique (le microsillon) - signal numérique (le CD). Dans l'analogique, les outils utilisés ont un comportement analogue au signal, ils le transforment mais restent sur la structure du signal. Dans le numérique, le signal est découpé en tranches et retravaillé.

Traiter le signal

BH : Le traitement du signal s'occupe de toutes les techniques mathématiques et électroniques qui permettent de travailler sur le signal, c'est-à-dire par exemple les vibrations de l'air pour le son, les ondes électromagnétiques pour le téléphone mobile, pour faire discuter des appareils... Un signal peut être une lumière, une onde électroacoustique, une onde électromagnétique. Derrière ces phénomènes physiques se trouve tout un arsenal mathématique de théories élaborées surtout après la 2^{ème} guerre mondiale.

Traiter le son ce n'est pas que gérer l'échange des signaux. C'est aussi enlever des bruits parasites, ou mettre en œuvre des phénomènes plus compliqués comme la modulation qui permet de transmettre la voix à partir de signaux électriques par exemple : cela peut être aussi la transposition par une machine de ce que mes cordes vocales produisent. Un micro capte les vibrations de l'air qui sont transformées en signal électrique et échantillonnées pour passer en format numérique... C'est le genre de chose que j'ai appris durant ma formation d'ingénieur.

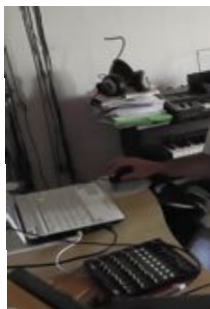
Fili : Si l'on pense aux instruments de musique classiques, est-ce du traitement de signal ?

BH : Oui, tout-à-fait, mis à part que les luthiers n'utilisent pas des outils mathématiques très puissants. Leur savoir est plutôt empirique. Mais,

aujourd'hui des acousticiens travaillent sur le comportement acoustique des instruments. Ils les modélisent, c'est-à-dire les configurent avec modèles mathématiques. Par exemple, à présent on sait reproduire le son du piano en fonction de sa matière (verre, plastique, bois), de ses cordes (dures, souples), de la température (froid ou non).

Sinuosités biographiques.....

BH : Notre grand-mère jouait du piano, elle chantait aussi ; mon père était très mélomane. J'ai commencé la musique avec un professeur organiste et pianiste. Puis, École de jazz à Paris et travail à Aix-en-Provence avec Magali Souriau, une pianiste, qui travaille en Californie depuis 25 ans maintenant. Le jazz a donc fait partie de ma formation de base. J'ai fréquenté le *Centre d'Information Musicales* (CIM - <http://lecim.com/>) créé par Yvan Julien, surtout connu dans le milieu de l'arrangement. J'avais étudié l'harmonie et le contrepoint auparavant, mais ce n'était guère opérationnel contrairement à ces cursus de jazz où tu apprends les techniques d'écriture qui "fonctionnent".



Dans les années 80, je découvrais les synthés, comme le DX7 Yamaha, le premier synthé numérique grand public. La plupart étaient peu puissants en terme de calcul, ils ne se prêtaient pas facilement à des traitements algorithmiques très complexes. Aujourd'hui on est impressionné par ce que peut faire un simple ordinateur et par la puissance des logiciels au point que même dans le monde du cinéma, en dehors des grandes productions, je ne suis pas sûr qu'il y ait beaucoup de véritables orchestres pour interpréter les musiques de films. La plupart des productions utilisent des samplers(*), c'est-à-dire des signaux échantillonnés, recomposés.

Qui est le créateur ?.....

BH : Du coup, la limite actuelle de l'exercice, quand on parle de musique électronique est de savoir qui est le musicien ? Qui est le créateur ? Celui qui est sur scène, un peu comme un DJ (disk jockey) et qui pilote les machines ? Celui ou ceux qui sont développeurs de logiciels ? Dans le cas des musiques populaires, j'aurais tendance à dire que celui qui a inventé l'outil joue un rôle prépondérant. L'outil est tellement "packagé", tellement puissant, qu'il t'induit dans ta façon de l'utiliser

Le problème avec l'électronique, c'est qu'on peut faire tellement de choses que la notion de contrainte est très différente de celle imposée par des musiciens. Un musicien a besoin d'un environnement. Dans la musique instrumentale, celui-ci est imposé par les capacités de

l'instrument et de l'interprète. Avec l'électronique c'est différent. L'environnement est d'abord technologique. Pour pouvoir manipuler cet "environnement", il va falloir un apprentissage particulier, essentiellement sur des outils logiciels. Par conséquent, celui qui donne du sens, ce n'est plus seulement le musicien mais aussi et d'abord le développeur de ces outils logiciels.

Fili : Et l'harmonie, ce contrôle que l'on a dans la musique classique ?

BH : Avec un synthétiseur, on peut écrire une musique parfaitement tonale basé sur une harmonie classique ! On peut avoir des sons purs ou des sons qui ressemblent à ceux des instruments réels.

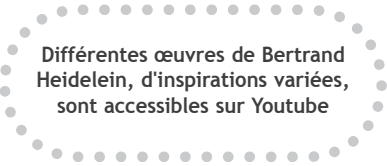
Autrement dit, il faut distinguer le niveau de "production du son " de celui de la musique.

Si on parle d'art des sons, prenons l'exemple de la musique techno berlinoise. Il s'agit d'un univers pratiquement sans mélodies, mais qui paradoxalement est très normée, autour en particulier de la notion de pulsation. Dans ce cas, la contrainte est claire, c'est la transe via la danse. Fondamentalement il y a donc la pulsation qui s'agrément de diverses couches sonores qui peuvent être très étudiées et riches. Ces berlinois imaginent et produisent des choses très intéressantes dans le domaine du son, bien que d'un point de vue sémantique ce ne soit souvent pas très riche.

D'autres - j'en suis - s'intéressent d'abord à la logique et la structure de l'œuvre plus qu'au son lui-même. En schématisant, c'est de la "musique presque algorithmique", construite à partir de règles que le musicien définit lui-même, dans la lignée finalement d'un Bach ou d'un Schoenberg.

Un des problèmes pour moi de la musique uniquement électronique et que se suffisant à elle-même elle à fortement tendance à devenir une discipline de solitaire. Je me souviens du côté pathétique de concerts au GRM à Paris, où le compositeur prenait un air inspiré derrière sa table de mixage, pour produire des effets bizarres sur des haut-parleurs. Etrange mélange de technologie et de nostalgie de l'interprète romantique tandis qu'une personne qui joue du violon ou du piano, reste un individu dont le geste complexe possède une dimension scénique naturelle! C'est une des raisons qui pousse certains à penser que la musique électronique pure est un peu au bout du rouleau.

Par contre, bon nombre de recherches actuelles (comme Antescofo de l'IRCAM) se préoccupent de spectacles mixtes : basés sur de la musique avec des instruments acoustiques jouée par un orchestre ou un soliste, et une autre partie électronique pouvant inclure des traitements sur ce qui est produit par les instruments acoustiques.



Différentes œuvres de Bertrand Heidelein, d'inspirations variées, sont accessibles sur Youtube

Et l'interprète ?

BH : C'est la grosse question ! "Réintroduire le musicien dans la musique électronique", comme évoqué tout à l'heure, est une tendance forte aujourd'hui. Il s'agit de rendre la musique contemporaine du musicien mais aussi de l'interprète qui reste (ou redevient) maître de l'interprétation de l'œuvre même s'il y a de l'électronique derrière. L'électronique n'est qu'un instrument.

"La musique n'exprime pas, elle n'a pas de message."

Fili : Est-ce la fin d'une certaine musique ? Que ce soit dans la chanson, la musique classique, l'opéra, l'idée de "message", parfois porté par un texte, n'est jamais loin.

BH : Y-a-t-il un discours en musique ? Pas vraiment. Pour moi, la musique est une succession d'états d'âme qui s'exprime avec des timbres, des rythmes, des tensions. Mais en arrière-plan, il n'y a pas (toujours) de sens (dimension sémantique).

De ce fait, on peut s'interroger sur d'inattendues et possibles proximités entre écriture musicale et production de textes ! La poésie, me semble-t-il, tente à sa manière d'exprimer quelque chose qui est au-delà de l'exprimable du texte.

Il n'y a pas toujours de sens (ou d'intention de sens), pas d'objectif clair que le lecteur devrait percevoir. On le provoque, on veut le déstabiliser, lui faire entrevoir des choses. Il y a un jeu entre l'écrivain et le lecteur. Le poète n'est pas toujours directif.

D'un autre côté, même s'il n'y a pas de message en musique il existe une narration. On n'est pas loin du romancier qui travaille entre "tension" (arsis) et "détente" (thésis) en faisant rebondir son histoire. Or, cette distinction est à la base de la musique ! Ce binôme essentiel on le connaît bien depuis le Grégorien ! Il n'est pas nécessaire d'être un théoricien pour se rendre compte que quand une musique ne respecte pas ce principe, on se fatigue, quelque soit son style. Soit parce qu'elle est trop "cool" et on s'endort ; soit parce qu'elle est trop tendue et qu'à la fin on en peut plus !

En matière de musique certains parlent de proto-langage plutôt que de langage, d'une étape qui précéderait le langage un peu comme cette phase où l'enfant reproduit une mélodie sans qu'elle ait un sens bien défini.



La rupture du XX^{ème} siècle

BH : Pour un musicien la formation passe aussi par des lectures, par la fréquentation de personnages clefs. En voici chronologiquement quelques-uns pour le 20^{ème} siècle.

Arnold Schoenberg (1874-1951)

Fondateur du dodécaphonisme et de la deuxième école de Vienne (avec Alban Berg et Anton Webern). Il est l'un des premiers à proposer un système cohérent d'écriture sans tonalité. Il est malheureusement plus connu pour les scandales qu'il a provoqués que pour ses œuvres, alors qu'il ne faut pas oublier qu'une grande partie de son répertoire est très accessible.

Dmitri Chostakovitch (1906-1975)

C'est un des compositeurs populaires du 20^{ème} siècle, dans la sphère soviétique donc en dehors des mouvements esthétiques de l'ouest.

Olivier Messiaen (1908-1992)

Un personnage brillant et libre. Probablement mon compositeur du 20^{ème} siècle préféré, il n'a pas peur de parler de musique indienne, de Grégorien, de Mozart et de chants d'oiseau. Il a formé une bonne partie des musiciens français "avant-gardiste" bien que l'on ne puisse pas le mettre dans cette catégorie. Son œuvre est très accessible.

Benjamin Britten (1913-1976)

Le plus connu des compositeurs anglais du 20^{ème} siècle. Il a une œuvre variée tout à fait accessible.

Yannis Xenakis (1922-2001)

Il est une sorte d'électron libre du 20^{ème} siècle qui tente une liaison risquée entre science et musique. Il est très à la mode dans les années 70 et produit une œuvre très variée, mais il ne fait pas école.

Pierre Boulez (1925-2016)

Une de nos gloires nationales, parfois ambigu dans son rapport avec le pouvoir. Il est très connu comme chef d'orchestre, son œuvre l'est moins car elle reste encore difficilement accessible au grand-public.

Karlheinz Stockhausen (1928-2007)

Un illuminé du 20^{ème} siècle qui n'a pas peur de grand-chose, un peu comme Xenakis. C'est un des chefs de file de l'avant-garde allemande.

Jean-Louis Florentz (1947-2004)

Un homme ouvert aux autres cultures, notamment africaines et un brillant organiste. Il était aussi en dehors des mouvements d'avant-garde.

Guillaume Connesson (1970-)

Un compositeur d'aujourd'hui, un "néo-tonal" lui aussi hors "avant-garde" qui ne manque pas d'humour.

La matière de ta création.....

BH : Je le redis, la musique, ce n'est pas le son. C'est pourtant la définition en usage aujourd'hui : "l'art des sons", dit-on, reprenant Rameau. Pour rester fidèle à Messiaen, la musique serait plutôt l'art des mélodies, l'art du rythme, c'est-à-dire plus que le son. C'est comme si l'on disait que la photo c'est "l'art du pixel" !

Je préfère les définitions de la musique de l'antiquité (Platon, Plotin) : "La musique, c'est l'art des muses". N'oublions pas qu'à l'origine, la musique n'existait pas en dehors de la poésie, c'est-à-dire du texte.

Pour moi, pour qu'il ait création, il faut qu'il y ait une intention, un élément moteur. Je dirais que ce moteur est la "transcendance" en disant qu'il ne peut y avoir de musique sans lien avec ce qui nous dépasse. En tant que croyant cette transcendance s'exprime pour moi à travers ce terme compliqué qu'est le "Dieu des chrétiens", mais elle peut s'exprimer autrement.

Je rappellerai rapidement que "transcendance" ne veut pas dire forcément "au dessus", "dans le ciel". Dans la tradition de la mystique chrétienne, la transcendance est d'abord à l'intérieur de soi. Dieu est ce que tu portes en toi d'individuel, qui participe de la divinité et donc du tout. La majorité de mes œuvres ont une dimension religieuse.

Dans ce sens je suis un très modeste disciple de Bach, dont on dit qu'il parlait avec Dieu.

En écoutant *Jonas*

{Jonas, une vidéo qui allie musique et textes de prophètes de l'ancien testament lus par Bernard Lanneau, comédien. Le spectacle complet dure plus d'une heure. Des extraits sont disponibles sur youtube.}

BH : Dans *Jonas* la narration musicale vient se poser sur le texte. *Jonas* (écrit laconique, s'il en est) constitue la trame de fond à laquelle j'ajoute des extraits d'autres prophètes.

La musique que j'écris se veut une scénarisation qui devrait permettre la méditation. Le lien avec le texte est du côté de l'origine, de la source,

de l'inspiration. La musique illustre et accompagne le texte à la façon d'un poème symphonique.

Fili : Comment écrit-on une partition de ce type ?

BH : Comme tout le monde aujourd'hui, je travaille avec un logiciel d'édition de partitions pour poser des idées.

Plus sérieusement, c'est assez compliqué à expliquer en quelques mots. Disons que je pétris la partition un peu comme un sculpteur de la terre. Je pose des bases, j'ajoute, j'enlève, j'interroge, je construis une logique, je recommence. Je garde à l'esprit que le résultat doit être accessible, car il n'est pas si difficile que ça de faire des choses très compliquées qu'on sera seul à trouver intéressantes !

Fili : Est-ce figuratif ou abstrait ?

BH : Pour *Jonas*, les deux. Dans le moment de la tempête, je reproduis son mouvement. Quand elle se calme, la mélodie se calme. Dans l'évocation de *Jonas*, j'utilise des thèmes proches de danses juives ashkénazes par exemple.

Ici, j'ai utilisé plusieurs environnements à partir de techniques d'écriture du XX^{ème} siècle (modalité, sérialisme, dodécaphonisme, tonalité) en mettant l'accent sur la mélodie et le rythme. *Jonas* est un ouvrage universel, pas uniquement judéo-chrétien. Il est même d'actualité avec ce qui se passe en Irak et Mossoul qui est en fait Ninive.

Fili : On passe ainsi des mathématiques au sens et à l'émotion...

BH : Je ne sais pas. Il y a la couche physique de sons, puis la couche technique, mais cela ne tient que si je rajoute cette autre couche appelée "sens". C'est en cela que je ne suis pas tout à fait d'accord avec Boulez, qui se limite à définir la musique comme langage. Il ne répond pas à la question : "pourquoi ce langage". Un langage en soi ne sert à rien si tu n'as rien à dire. Boulez est pour moi un génie du langage mais sur ce qui le motive je n'ai pas trouvé grand-chose !

Le risque de l'élitisme

BH : Certes, les compositeurs sont nombreux, surtout en France paraît-il. Mais la question est ensuite celle de la diffusion, des circuits commerciaux et de l'organisation du monde de la musique savante. La musique "contemporaine officielle" ne fonctionne actuellement qu'avec des subventions.

Fili : Pourquoi, malgré ces efforts, une coupure avec le public ?

BH : Elle se développe au moment de la naissance des mouvements d'avant-garde. Il y a toutes sortes de discours à ce sujet. Boulez nous dira qu'il y a un problème de diffusion parce que "les interprètes sont des fainéants". C'est vrai qu'il faut beaucoup travailler pour jouer de la musique contemporaine !

D'autres compositeurs se sentent incompris, pas aidés, pas diffusés sur les ondes. "Le public n'est pas éduqué et du coup qu'il n'apprécie pas", disent-ils.

Mon point de vue est que quand on a un public restreint c'est tout simplement, parce qu'on s'adresse à un public restreint ! La posture romantique de l'artiste maudit me semble périlleuse, car poussée par les institutions elle incite à mettre toute la musique contemporaine dans le même paquet en rupture avec un public large.

De mon côté, je ne cherche pas à faire quelque chose qui par principe serait élitiste. Je sais que le public est intelligent, qu'il y a un public pour la musique contemporaine et je pense que certains problèmes sont liés aux excès d'une musique institutionnelle poussée par le besoin de se renouveler après la deuxième guerre mondiale, dans un contexte économique florissant qui laissait pas mal de marge aux pouvoirs publics.

Les temps ont changé, l'avant-garde extrémiste fait peur... mais je reste confiant : un mouvement général de reconstruction et de réorganisation est en cours au-delà d'une avant-garde un peu extrême ! Il s'agit de continuer à créer et diffuser des œuvres qui soient intelligentes et accessibles en même temps : c'était quand même le programme de base de quelqu'un comme Jean-Sébastien Bach !

*Cet entretien a été mené à Nice
en septembre 2016 par
Arlette Anave, Monique d'Amore,
Michel Neumayer, Agnès Petit.*

La musique, une matière contemporaine ?

Arlette Anave
(Septembre 2016)

Il n'est pas facile de décoder un tremblement. Quand Pierre Boulez s'entretient de la musique contemporaine avec Alain Connes, mathématicien (*), avec la modestie et l'ambition d'un chercheur, Pierre Boulez répond par Mallarmé : "Un coup de dés jamais n'abolira le hasard".

C'est en cherchant ce qui animait Bertrand Heidelein, compositeur et musicien, que je suis partie à la découverte de cet univers inconnu pour moi, la musique telle que les années l'ont façonnée, pleine du bruit de l'origine, d'instruments inattendus à côté des traditionnels. Plus que d'un savoir il s'agissait de la remise en question d'une culture, de sa possibilité de transformation.

Dans cette perspective on trouve d'autres créateurs puis d'autres encore, comme lui fascinés par cette question de "l'être du compositeur", par la définition de ce "je ne sais quoi, ce presque rien" qui du sacré ou de l'intuition différencie "le son", de "la musique".

Dans l'entretien Pierre Boulez(*) décrit cette quête comme une série de malentendus entre le compositeur et le mathématicien, entre la perception et la figure, géométrique ou algébrique, véhicules de l'espace et du temps pour le musicien. Il finit par dire que c'est difficile d'approcher une forme.

Et il explique comment, en l'approchant comme un discours, en estimant ses cassures, ses continuités et pour finir, s'installant devant l'œuvre, il trouve... une intensité.

C'est à une démarche philosophique autant que musicale, que nous a convié Bertrand Heidelein durant l'après midi enjouée et ensoleillée que nous avons partagé à Nice où il vit et compose. Nous l'avons suivi, Michel, Monique et moi, sous le regard de sa sœur Agnès, chanteuse et poète, dans la recherche du sens qui agite le musicien et le compositeur.

Qui, du paysage niçois familier de mon enfance ou de son discours joyeux, m'a introduit à cette vérité, je ne sais... j'espère avoir appris quelque chose de ce qu'il a voulu nous dire, de ce sens que la musique contient, je dirai même retient. Comme en poésie, on essaye d'en sortir pour le saisir mais elle ne le lâche qu'à l'amoureux, elle piège celui qui s'y aventure, elle le poursuit de ses répétitions, de ses obsessions.

Devant nous il s'est livré à cet exercice de précision, avec la finesse de l'horloger, l'humour, la sincérité, et avant tout la conviction qu'il faut pour expliquer aux profanes que nous étions ce que c'est que de travailler un son. Ce que c'est qu'ajouter une mélodie dans l'univers d'instruments électroniques qui, ma foi, savent faire tout seuls, qu'il ne s'agit pas de contester leur apport, leur nouveauté mais bien leur perfection.

Ah bon, leur perfection ! Eh oui, leur perfection justement...

Pour nous, pendant un temps absolument disponible à notre curiosité, il s'est fait critique esthétique de sa propre production, nous a rendu témoins d'une vie parcourue par ce désir, transcrire, il dit même convertir ce qu'il écoute "en lui" pour celui qui écoute "hors de lui".

Traquer ce "je ne sais quoi" est une aventure qui traverse sa formation, il nous en a montré les épisodes : de l'intérêt scientifique ordinaire de l'ingénieur qu'il était au départ aux mondes sonores de la musique électronique, du jazz à la musique religieuse, de la spatialisation du son (qui est le must de l'IRCAM), à la scénographie de lettres hébraïques (cf. son dernier concert aux "Journées européennes de la culture et du patrimoine juif"), il a déroulé pour nous ce "gai savoir", très "swing" comme il dit, ce minimum qui permet juste de désirer en savoir plus et d'aller plus loin, de composer.

C'est ce qui fait d'une simple biographie une aventure. Nous avons assisté, spectateurs d'un mouvement, à ce qui fait passer du désir au courage d'affronter du nouveau. Une scène au vif d'un discours.

Du coup j'ai mieux compris ce qui poussait ces nouveaux venus, ces musiciens, ces "deejay", ces as de l'improvisation à projeter leur force hors des dogmes musicaux de ceux qui les précédaient. À l'endroit de la nouvelle musique, j'étais inculte, sceptique comme les incultes.

Sans parler lui même directement de l'histoire il m'a fait entrer dans ma question : c'est qu'il a bien fallu que ces "allumés" de *dj*, franchissent les frontières de l'Angleterre, de l'Amérique et retour (ce qu'on a appelé la *Daftmania* qui a fait danser les gamins d'Europe), qu'il a fallu ce brin de folie qui transgresse le connu et fait surgir un au-delà, pour que nos contemporains aillent chercher dans les mémoires de la musique autant que dans son futur.

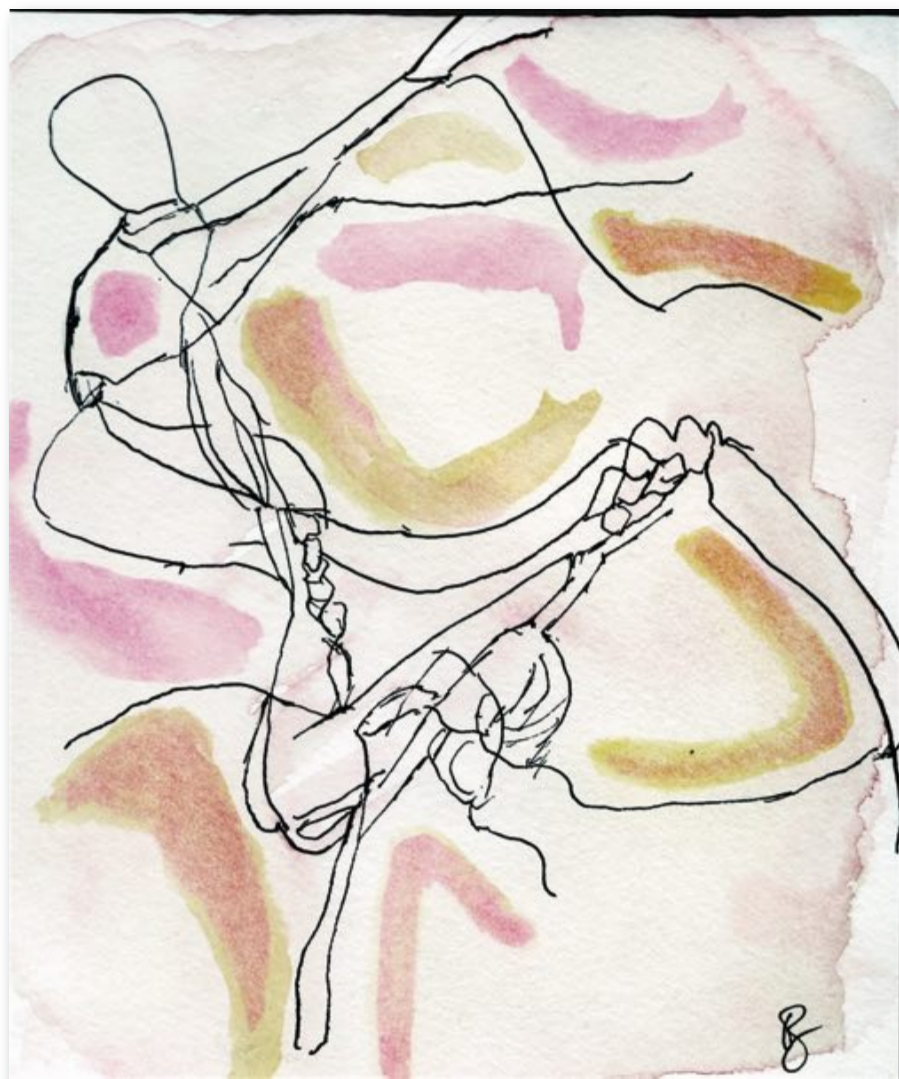
Pierre Boulez dans cette conférence dit aussi que "c'est surtout la mémoire qui fonctionne pour le musicien, qu'elle aime la perception". Bertrand Heidelein non plus, ne fait pas jouer l'opposition entre la sècheresse de la démonstration mathématique et cette fonction mémorielle. De ses installations sonores nous n'avons eu le temps que d'appréhender l'intimité de son atelier ou l'écoute d'un passage de *Jonas*, une œuvre parmi d'autres, mais nous avons entendu ceci : que le langage musical est humain parce qu'il fonctionne au désir, comme la poésie dit-il.

Énergie qui ne s'oppose pas au rationnel mais le transporte, le pousse à franchir les limites d'un son, d'en découvrir la souplesse où la raideur. Bien plus qu'une leçon de musique, il ramène à coup de brasse, sans avoir l'air d'y toucher, le fond de l'air de la musique, le soufflé de l'instrument.

Pour continuer notre fructueuse conversation je dirai que c'est cette énergie là qu'il faut entre l'invention et la contrainte, pour la musique comme pour la poésie. Au delà de la forme, une "intensité" qu'il appelle le sens et qui relève d'une vibration, de la tension d'une corde.

Arlette Anave
Septembre 2016

(*) Conférence de Pierre Boulez et Alain Connes
"La créativité en musique et en mathématiques".
(Site de l'Ircam)



*Odette Neumayer, "Contigence" (série)
(Fils de fer compressés, ramassés à même le sol,
reproduits sur canson et retravaillés à l'aquarelle)*

Comme un robinet peu ouvert,
dehors, le soir coule
sur mon petit jardin qui graduellement
se remplit d'une lumière peu à peu obscure ;
de l'autre côté de la vitre, dedans,
au fond de la bouteille, j'assiste à cet obscurcissement.

Aux antipodes, le jour jaillit de son eau noire !
vous éclaboussant de sa lumière,
drôle de gens qui marchez la tête en bas...

P.M

La traversée des signes

La porte de l'avion vient de s'ouvrir, une chaleur accablante nous étouffe déjà, une odeur de poussière émerge, la mer méditerranéenne s'ouvre à nous, un sentiment de grandeur, d'émerveillement m'habite, ma respiration ralentit, me voilà enfin dans ce pays dont on m'a tant parlé, que j'ai tant imaginé, tant rêvé, tant lu, tant apprivoisé, tant protégé.

Sortis de l'aéroport et des formalités administratives, nous parcourons la ville en voiture, accompagnée de mes parents, si émus de me faire découvrir ce pays qu'ils portent en eux même s'ils ne cessent de répéter que leurs espoirs pour cette terre étaient bien plus grands.

J'explore tous les horizons qui nous mènent jusqu'à la maison familiale située sur les hauteurs de Bejaia, je regarde chaque visage, chaque arbre, j'observe les amoureux qui se frôlent à peine la main, les femmes aux tenues colorées, j'aperçois les étudiants à la sortie de l'université, des odeurs m'interpellent, celle du pain chaud, des poivrons grillés, je me laisse guider par ces parfums d'humanité.

Cette terre qu'on m'a tant contée, tant chantée parfois avec joie mais souvent avec beaucoup de douleur, aujourd'hui je l'embrassais, la caressais, aujourd'hui, le jour de mes 18 ans. Cette terre où la grande partie de ma famille a fait le choix de mourir pour sa dignité.

Soudain un sentiment de fragilité m'accompagne, comme ayant conscience d'hériter d'une histoire grave qui s'est déroulée ici même.

Mon père a choisi cette date pour me faire découvrir son pays car "tu es une adolescente éternellement insatisfaite, ce voyage te sera bénéfique", dit-il sur un ton didactique.

Nous arrivons à la maison où nous attendent ceux que l'on me présente comme mes tantes, mes oncles, mes cousins et cousines. Il est vrai que leur visage, leurs rires, ressemblent beaucoup aux miens et ceux de mes frères et sœurs. Voilà 15 ans que je n'avais remis les pieds ici et pourtant tous connaissent nos trajets de vie, nos habitudes, nos amours, nos échecs...

Nous discutons tous pendant de longues heures, en créole algérien : en tamazight, arabe dialectal, et français. Je me sens si proche d'eux, leurs mots, leur visage, leur présence m'apaisent, je fais enfin des liens, le brassage de milliers d'expériences m'apparaît à ce moment même.

...

Je pense à ma mère qui, elle, fit le chemin inverse, 43 années auparavant. Lors des veillées familiales, elle aime nous raconter ce grand voyage vers l'inconnu.

"Nous étions en 1963, au lendemain de la guerre d'Algérie. Ce pays qui nous avait colonisé, nous devions à présent le rejoindre.

J'avais 16 ans, j'étais vêtue d'une robe à fleurs, la seule que j'avais et d'un sac en plastique, rempli de quelques morceaux de pains et d'huile d'olive pour ce long voyage.

Ton père venait me faire découvrir la France, *França* insiste-elle de manière ironique.

Je quittais ce jour là mes animaux, mes amis, ma famille mais surtout mon village entouré d'oliviers et de champs de blé pour ça ! La campagne Picon à Marseille, des baraques en bois sans électricité, ni eau alors qu'au village l'eau de source coulait à flot.

Je m'aperçue ce jour là qu'on m'avait menti".

S.G-A.

Au fond de la vallée

Au fond de la vallée
Reposent les aventures du passé
Ni les cités, ni les bûchers ne brûlent
Le martèlement des bottes
N'épouse plus le cliquetis des arbres
Le sang ne rougit plus les pavés des ruelles

Au fond de la vallée
Murmure une rivière bordée d'arbrisseaux
Dans les prairies galopent les chevaux
À l'abolement des chiens
Répond le bêlement des troupeaux

Au fond de la vallée
Traversant au péril de leur vie
Les villes, les déserts, les forêts
D'Afrique et d'Orient
Les émigrants arrivent par milliers
Savourant épuisés mais ravis
Leur fragile liberté

Et il suffit que souffle le mistral
Au fond de la vallée
A travers les vignes, les cyprès, les oliviers
Pour que s'élèvent dans un ciel étonné
Les parfums de thym, de romarin et de lavande

Le pêcheur de la rivière
Le berger de la colline
Peuvent la nuit venue
Dormir en paix

C.C.



*Odette Neumayer, "Contigence" (série)
(Collection "Compression")*

Traversée

Elle est venue, elle a dit, raconte : "Le coffre ouvert, je ne sais où piocher".

1952. Porte de Saint-Cloud. Il y avait une grande brasserie où quelquefois je m'arrêtais et m'asseyais toujours à la même table, près de la rue. À la radio, ce jour-là, l'émission d'Henri Spades et Jacqueline Joubert *La joie de vivre*. Invitation de Gérard Philippe, Jean Villard. Yves Montand chantait - quel est le titre déjà ? - "Les baladins s'éloignent le long des jardins"... la... la... la... puis, tout proche, rouge et vert, le métro m'avalait. Sur les murs, les affiches rapides, *Dubo Dubon Dubonnet*.

Retour à la lumière, au bonheur, rue Champollion. Ses huit mètres carrés tapissés d'horribles verdâtres ananas. Le froid, l'hiver, le réchaud à alcool qui manquait chaque fois d'exploser où tu soufflais dans un petit tuyau pour qu'il s'allume. Le café que tu réchauffais, moi sur une fesse, sur ton lit à t'attendre. Le carrefour bruyant Boul'Mich Marengo, le *Prince* inégalé des croissants. Un autre café, avec les quelques francs subtilisés le matin même dans le portefeuille de ma mère.

Aujourd'hui, tout est pardonné. Les morts, à ces brouilles sourient.

Je plonge, je remonte, je sinue. Orénoque tumultueux, le courant passé-présent, présent-passé. Ses rapides, ses bouillonnements, enfin ses plages. Temps calme. Bientôt vient sous les flambées d'or d'octobre, les feuilles sèches, le jour des Noces. La mariée est en noir. À l'époque, elle ne sait rien du film. Sous son petit galurin à voilette, elle ne sait qu'un chose : ils sont soudés à jamais. L'avenir qu'il va offrir ne peut être raté.

Les pages du livre se sont accumulées. Toutes les histoires d'amour sont sœurs jumelles. Toutes s'augmentent de poèmes, s'ornent de plages lumineuses. Aujourd'hui, à cette distance, ces lumières, ces visages si vite éteints, rincés à grande eau. La mort en secret, dételée, n'a jamais de retard. Aurions-nous pensé à elle chaque jour, entassé des trésors de précaution, des formules magiques, le jour venu, car ce jour vient, on n'en est pas moins désarmés, pauvres orphelins laissés sur le bord de la route tâchant, en vain, de déchiffrer l'indéchiffrable.

M-Ch.R. (Mai 2016)

À celle qui fait des images

La vie que l'on soulève
à chaque instant
et dans les parages
les frondaisons de la mort

Ta mémoire avait pris
des chemins de traverse
et suivi l'envolée
des canards sauvages

Absente au devenir tu n'as plus de passé
Disant est le silence et
soigneux autour de toi passent
des ombres et le mouvement
de leurs doigts au bout des branches
du grand arbre de la nuit cajolent ta peau

À la fuite des vents des dieux des ans
tu offres aumône à ceux qui demeureront
de tes jours
le dernier
comme un palier avant d'atteindre la surface

Quand monte sur le plat du papier blanc
dans le bain révélateur le destin accompli

ton ultime photographie

A-M.S.

Rocaille de la langue

Conques, ça casse la pierre
Ça décante, ça cantonne
Ça Roquezière
Ça abrase
De ville en villages
De Marcillac à Quezac
Du Larzac à l'Aubrac
D'Aurillac à Florac
De Soultzon à Levezon
Ça zézeille jusqu'à Rodez
Ça Decaze les villes
Ça roue de coups, ça Rouergue
Ça Roumegoux, ça Aveyronne

Bavardes, les roches
Pas seulement des sources ou des berges
Mais de ce qu'il y a sous la terre
Du pays noir aux feuilles sombres.

Sobriété de la lumière
Au creux d'une couleur si dense
Qu'elle attire loin de lui-même
Le regardeur

Nature jamais morte
Qui s'attaque au couteau,
A l'acide, au feu,
Et qui rouille dans l'aventure
De «l'Outrenoir»

Cette nature-là tisse autour de l'organique
À sa manière
Elle froisse la roche, la plombe, la surplombe,
L'encre, la brosse de noix,
Tabernacle de traces que Dieu aurait laissées de son
passage
Dégradations d'un immémorial pré humain
Où s'entend l'accent rocailleux de civilisations disparues

Vol du rapace,
Course de l'écureuil, danse des algues,
Bruit de l'eau sur les cailloux, son des cloches
Fouillez dans l'âme de l'espèce, qui se joue
de nos valeurs
Du jaune au bleu
De l'ocre au pourpre
Du noir à "l'Outrenoir"

A.A.
Le 29/ 9/ 2016

Je verrais bien le sculpteur Ron Mueck...

Je verrais bien le sculpteur Ron Mueck
Raconter ce qui nous mit l'un près de l'autre
Le léger coup de coude ton bras sur mon épaule
Parfois
La matière épaisse de nos effleurements
Il l'a entre ses mains
Dans la justesse du malléable
L'exactitude des peaux frôlées
Il saura lui nous approcher
Nous donner la posture qui convient
De deux êtres étrangement ajustés
Nos tremblements à vif
Nous étions juste dans le frisson
Qui court comme l'ombre sur la lande
Couche les duvets des herbes
Ça il saura le rendre plus vrai que ce que nous avons été
Dans son atelier partout des fragments de corps
Les nôtres quelque part sur une étagère
Ton coude là sans angle droit
Mon flanc en creux attendant déjà la douleur du coup
Entre les stylets et les colles
Tous les matériaux d'assemblage
Nous en petits et puis en plus gros

S.P

Écrire

comme pour creuser le sol sec et aride du quotidien,
y trouver les trésors enfouis d'une vie,
les exhumer, les polir, les aimer, les sauver de l'oubli
ils sont devenus précieux.

Écrire

pour que le souvenir volatile, la sensation fugace,
l'émotion étouffante, une fois capturés, épurés,
par les mots, le travail du langage, dans un va-et-vient
permanent entre l'esprit et l'énoncé,
deviennent justes, au plus près,
par-là même pérennes.

Transmettre

cette épure délestée de sa gangue de syllabes inutiles
et de rythmes bancals,
celle-là même qui résonne par l'écho qu'elle produit,
en chacun, en tous, en nous-mêmes.

Écrire

comme un élan vital, sauvage, irrépressible, le même qui
fait éclore la fleur plus belle avant que la plante ne meure,
qui envoie les graines au loin pour qu'elles reprennent vie,
ensuite.

Écrire

Et quant tout *est*, pousser un soupir de plaisir, immense.

J.L'H.

La nuit des eaux

La terre a révélé ses secrets. Mais la mer...

Dans le *Monde du silence*, les plongeurs ont trouvé les perles enfouies dans les huîtres, les coraux rutilants, les coquillages nacrés, les éponges nuageuses, les innombrables poissons aux écailles bariolées et scintillantes, les serpents ondulants, les dauphins, les requins, les baleines bleues ou blanches, géantes chassées par des peuples armés de harpons selon des rites aussi sacrés que ceux de la corrida. La mer verte se souille alors de sang.

Munis de scaphandres et de bouteilles d'oxygène, les archéologues ont mis au jour les statues géantes des dieux d'Alexandrie, les amphores et les pierres sculptées, les parures et les outils enfouis sous les vagues méditerranéennes, le buste de César au large de la Camargue. Des grottes sous-marines ont été explorées, leurs fresques ressuscitées par les regards contemporains.

Les chercheurs d'épaves ont ramené à la surface les cargaisons des vaisseaux échoués, leurs ors et leurs pierreries.

Mais quel savant dissipera le mystère de la cité d'Ys ? Quel raz-de-marée a englouti la ville fantôme, quel volcan, dissimulé dans les entrailles maritimes, a pu lui être aussi fatal que le Vésuve, jadis, à Pompéi ?

Quel témoin racontera l'histoire des naufragés, pauvres pêcheurs ou malheureux exilés, voguant sur des radeaux d'infortune ou des canots surchargés ? Qui suivra la trace des voyageurs dont l'avion a disparu corps et biens, piquant du nez dans l'océan ? Ou détectera celle des cadavres jetés à l'eau par des dictatures cherchant à laver leurs forfaits ? Ici, ni sépultures, ni cimetières.

Qui va s'aventurer dans le noir profond des abysses où des créatures phosphorescentes, légères et filiformes, dardent leurs flèches minuscules, miroir lointain d'une sombre voûte céleste, à peine piquetée d'étoiles ?

M-N H

Quand tu as remonté
la chaîne,
l'ancre avait disparu.
Et pourtant,
tu n'avais pas remarqué
la légèreté
de ce lien
maintenant rouillé.

A.D.

S'abonner à Filigranes

FRANCE- 4 numéros 30 €
ÉTRANGER - 33 € (Code IBAN sur demande)
4 numéros (soutien) 46 €
BIBLIOTHÈQUES : 3 numéros (soit un an) 27 €
Chèque à l'ordre de FILIGRANES.



Commander d'anciens numéros

"Table des matières" !N°93)
"Coûte que coûte" (N°92)
"Écriture domaine public" (N°91)
"Hors de prix" (N°90)
"Abécédaire d'avenir" (N°89)
Le numéro + frais d'envoi : 12 €

"Saisons d'émancipations"

Le recueil des 82 éditos (1984-2012) : 20 € + PTT (4€)

Travailler avec Filigranes

Les détails des trois numéros de la saison 2016-17
"La matière de l'écriture" sont à découvrir sur
www.ecriture-partagee.com

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent par courriel. Plus d'informations sur...
http://www.ecriture-partagee.com/03_Fili_numero/a_fili.htm.

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N°94 "Vers la surface" - Décembre 2016
Directeur de la publication : Michel NEUMAYER
Odette NEUMAYER (*Fondatrice † 2013*)
Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409 -
1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Dépôt légal

Dépôt chez l'imprimeur le 10 décembre 2016
Imprimerie Provençale - 13400 AUBAGNE.
DÉPOT LÉGAL 4^{ème} trimestre 2016

Le site de la revue :

www.ecriture-partagee.com
[om.neumayer\(arobase\)libertysurf.fr](mailto:om.neumayer(arobase)libertysurf.fr)